

François-Xavier Lefebvre (curé de 1938 à 1942)

Voici ce que nous apprenons sur lui de l'annuaire général (Volume 1911-12) de l'Université Laval:

François-Xavier Lefebvre a étudié pendant 5 ans à la faculté de théologie de l'Université Laval et terminé ses études en 1911. Il a été ordonné prêtre la même année.

Il aurait été curé à la paroisse Saint-Léonard-de-Portneuf de 1924 à 1927.

Selon le témoignage de l'abbé Jacques Simard dans l'historique de la Chapelle des Prairies, l'abbé Lefebvre décède le 1^{er} janvier 1942.

Sources:

Annuaire général (Volume 1911-12)
Université Laval

Résultat de la recherche de Jacques Boulet et Lucille Kirouac en mai 2016:

François-Xavier Lefebvre est né à l'Ange-Gardien le 25 novembre 1883. Il fait ses études en théologie au Grand Séminaire de Québec et est ordonné prêtre le 23 avril 1911.

Après quelques années de vicariat à Montmagny il est nommé curé à Saint-Jean-Baptiste, puis à Saint-Léonard et à Beaumont avant d'être intronisé curé à Saint-François-de-Sales le 15 septembre 1939.

Quelques mois après son arrivée, le village de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud connaît une terrible épreuve. Dans la nuit du 28 janvier 1940, un incendie détruit huit maisons dont trois magasins généraux.

Il semble que les paroissiens et leur curé ne se soient pas laissés abattre par cet événement, car l'année 1940 marquera plusieurs réalisations.

Aidé de monsieur le vicaire Fernand Nicole et des jeunes gens du village le curé Lefebvre fit aménager une patinoire et un jeu de tennis sur le terrain juste en face de l'église; ce fut la première organisation des loisirs à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud. On chaussait les patins dans un espace réservé au magasin général de monsieur Joseph Paré.

Tout comme ses prédécesseurs, il veilla avec soin sur les biens matériels de la Fabrique.

En décembre 1939, l'orgue Mitchell, acquis en 1872 des Ursulines de Québec, fut confié à la maison Casavant et Frères de Saint-Hyacinthe. Le contrat estimé à 5 600 \$ spécifiait le changement de certaines pièces et l'ajout de 16 jeux aux huit déjà existants. Les paroissiens eurent le bonheur de réentendre leur orgue pour les célébrations pascales. Cet instrument, toujours en fonction, fut béni le 26 mai 1940.



C'est également en 1940, qu'on fit faire la restauration de l'édicule du Calvaire et qu'on construisit un escalier en ciment, pour y accéder. Le cardinal Jean-Marie Rodrigue Villeneuve lors de sa visite pastorale du 16 juin 1940 en fit l'inauguration et présida la bénédiction de la nouvelle grotte de Lourdes située au coin sud-est du rocher, à l'ouest du presbytère. Fait inusité dans les visites pastorales des évêques, le cardinal Villeneuve se rendit rendre hommage à Mgr. Auguste Boulet à sa maison natale. Cet événement rassembla un grand nombre de parents et amis qui y sont photographiés sur la galerie.

C'est en septembre de cette même année, après avoir remis en bon état tous les bâtiments de sa ferme, le conseil de Fabrique propose au conseil municipal de faire réparer à ses frais la toiture de la salle paroissiale, propriété de la Municipalité.

Le curé Lefebvre fut très apprécié à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud; spécialement des malades qu'il visitait fréquemment. Les enfants étaient aussi très à l'aise avec lui.

L'abbé François Xavier Lefebvre mourut à l'Hôtel-Dieu de Québec le 1^{er} janvier 1942, à l'âge de 58 ans.

Jacques Boulet, Lucille Kirouac

Sources :

Émilie Boivin, Notes historiques sur la paroisse de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud
Louis-Philippe Bonneau, Robert Lamonde, Chronique de Saint-François-de-la-Rivière-du-sud
Livre de comptes de la Fabrique de Saint-François-de-Sales

Le 26 mai 2016

Geneanet

Site Internet de la municipalité de Saint-Léonard de Portneuf

Voici un texte de l'abbé Jacques Simard écrit en 2017:

Homme grassouillet et de petite stature, l'abbé Lefebvre, était la bonté même. Cependant de santé plutôt fragile, il sentit le besoin d'être secondé par un vicaire. L'évêque lui nomma l'abbé Fernand Nicole, né à Montmagny. Ce prêtre s'est révélé aussi bon et aimable que lui. Une nouvelle atmosphère commençait à régner sur la paroisse : les deux prêtres s'entendaient à merveille, ils avaient l'air heureux de travailler ensemble, ce qui était un événement rare dans un presbytère! Ayant peu de travail pastoral à exécuter pour ne pas court-circuiter le premier pasteur, les vicaires se rabattaient sur les loisirs à faire fonctionner ou à organiser aux endroits où il n'y avait rien. C'était à surveiller... En plus de structurer les jeux pour les jeunes, l'abbé Nicole organisa la JAC, la jeunesse agricole catholique. En ce temps morose à cause de la guerre qui prenait de l'ampleur en Europe, ce nouveau dynamisme changeait déjà le milieu. On avait réussi à rallier les jeunes agriculteurs avec les quelques travailleurs de la compagnie Garant par les sports de groupe, hiver et été. La peur du prêtre avait disparu; M. le curé avec sa bonhomie plaisait aux gens; M. le vicaire jouait à la balle ou encore patinait à travers les filles! Il y eut bien quelques commérages, mais la glace était brisée, elle le resterait longtemps...

La peur de la guerre continuait son œuvre. Le gouvernement du Canada augmentait sa publicité vers l'enrôlement des jeunes « volontaires ». Certains audacieux s'y sont engagés. D'autres cependant ont accepté, pour éviter d'être conscrits peut-être, un jour d'aller sous l'instigation de Mgr. A. Boulet, émule du curé Labelle des Pays d'en haut, faire de la colonisation dans les forêts et les terres en friche de l'Abitibi aux environs de Palmarolle. Nous, les jeunes encore à la petite école, on nous enrôla pour le service de l'autel! Je commençai donc à servir la messe le dimanche et m'initier à la liturgie. J'avais 12 ans. Le monde rural au Québec depuis toujours considérait toute vocation chez les garçons comme devant être agricole; le seul travail de valeur avait lieu sur la ferme. Tout le reste pouvait être considéré comme de la paresse! Quant aux études, il fallait y penser plus tard; la 7^e année suffisait. On acceptait bien d'avoir dans la famille un prêtre, une religieuse ou un médecin par dessus le marché, mais on allait rarement plus loin. C'est un tel esprit qui favorisa la montée de l'Union Nationale de Maurice Duplessis dans les années 1940 et qui valut, pour cet espace de temps, le qualificatif de Grande Noirceur! On était rébarbatif aux études qui dépassaient le primaire; l'université, c'était pour les riches de la ville. Toute vie intellectuelle était suspectée! On se devait comme canadien-français de sauvegarder l'héritage du « porteur d'eau et du scieur de bois! » Ce qu'on en a entendu des histoires sur l'habitant du sol québécois : « Au pays du Québec, rien ne doit changer ». (Maria Chapdelaine). Et ce qu'on attribuera plus tard à M. Duplessis : « Nos pères nous ont légué un héritage d'ignorance et de pauvreté, allons-nous être infidèles à ce que nous ont laissé nos ancêtres? » C'est peut-être une légende urbaine, mais c'est quand même un peu vrai!

Pour ce qui me concerne, ne portant pas en moi les gênes du nomade coureur des bois ni ceux du sédentaire, je fus placé au collège de Sainte-Anne là où mon oncle maternel enseignait la philosophie, l'abbé Robert Campagna. Rebelle au terroir, peut-être que la discipline du classique va réussir à formater le garçon pour une vocation utile à la société, comme prêtre par exemple, avait-on répété. Vint le jour fatidique! Le vent soufflait sur la gare de Saint-François en ce 4 septembre 1941. Et le train siffla trois fois... Au revoir, les gens des Prairies pour les prochains six mois!

Aucune comparaison entre le Canadien National et l'Orient Express d'Agatha Christie! Nous finîmes par nous rendre à La Pocatière. La réception en fut toute une d'ajustement. D'abord de la garde-robe. Tous les étudiants des Collèges classiques devaient porter le même costume que celui qui habillait Victor Hugo chez les jésuites au 19^e siècle : la redingote bleu marine, la ceinture verte et la casquette du flic parisien. Ainsi affublé, le nouvel étudiant était initié au classicisme. Que Cicéron, avec ses Catilinaires, se le tienne pour dit! D'abord le grand nettoyage de l'esprit. *Mens sana in corpore sano*. Nous avions 12 et 13 ans, la pré-adolescence quoi! J'eus alors un cafard exemplaire et là j'eusse préféré la vocation de colon à Roquemaure ou chasseur à Radisson. Une retraite qui dura 5 jours! Entre les sermons, c'était la descente en silence à la cour des petits. Là, à travers les courts de tennis, le terrain de baseball, face aux monstrueux jeux de balle-au-mur. C'était « les temps libres ». Les mains derrière le dos, les yeux au sol, on cherchait les péchés. Pendant ce temps, les bateaux glissaient sur le fleuve Saint-Laurent à travers les bancs de brume : ils portaient des soldats « volontaires » vers l'Angleterre. Les cornes de brume faisaient retentir leurs sons plaintifs, endeuillant l'atmosphère déjà lourde, de cet automne plutôt gris.

Passent alors les jours, les mois, les années. Et le fait de devoir me mesurer dans les études, les sports, les relations personnelles à des semblables me fit prendre conscience de mes possibilités mais aussi de mes limites. Et j'en fus bien aise ainsi que mes parents. Dès 1942, l'oncle professeur sur lequel je comptais quitte le Collège. La guerre en Europe loin de finir vite comme prévu s'enlisait. Hitler semblait triompher. S'installait une certaine nervosité. Aussitôt le Collège adhéra à un Corps de cadets relié à Valcartier. Ce fut notre effort de guerre et notre salut. Enrôlés, nous l'étions, devant faire de l'entraînement tous les samedis et les après-midi de congé. Plus que ça, obligatoires furent les cours de tir à la carabine, de morse, de sémaphore et de premiers soins et facultatives les pratiques de fanfare dirigées par l'abbé Roussel. Les instructeurs, tous des prêtres qui avaient reçu à Valcartier les qualifications appropriées. Nous aimions ces efforts qui nous distraient des versions latines à la Cicéron, des thèmes grecs à saveur de Thucydide mais on se délectait aussi à tirer sur des Allemands virtuels : c'était ce qu'on appelait avant sa découverte, « la purification passive des sens et de l'esprit ».

Pendant que tous ces événements se déroulaient, la vie à Saint-François avait une fois de plus pris un tournant inattendu. Le bon M. Lefebvre, avait secrètement rendu l'âme le matin du premier janvier 1942. Ce qui présageait un bouleversement de la vie paroissiale. Peut-être que M. le vicaire quitterait lui aussi. Il y eut beaucoup de regrets et d'incertitudes. Avant que tout cela n'arrive, on fit au bien aimé curé des funérailles dignes de lui et ses restes furent déposés dans le lot aménagé pour les anciens curés de Saint-François.

L'interrègne fut assuré pendant un mois par M. l'abbé Nicole et le nom du nouveau pasteur sera connu au milieu du mois de janvier. À ce moment-là, M. le vicaire sut que lui aussi devait quitter, le récent curé s'arrangeant seul, quitte à recourir à un vicaire dominical. Il y eut un deuil de plus à assumer et des larmes à verser... La vie doit continuer, elle est plus forte que les départs, se disait-on. Bien sûr! On organisa une fête de reconnaissance à l'abbé Nicole qui, le cœur gros, dut abandonner l'œuvre qu'il avait commencée avec tant d'espoir.